

Zeitschrift:	Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses
Herausgeber:	Alliance de Sociétés Féminines Suisses
Band:	86 (1998)
Heft:	1419-1420
Artikel:	La passion du témoignage [i.e. témoignage] vécu
Autor:	Bugnion-Secretan, Perle
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-284759

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quelques Américaines

Elles ont pris des risques énormes pour coller à la réalité. Et rapporter des images inoubliables, comme ce visage d'une femme fuyant les terres dévastées de sécheresse aux Etats-Unis. Il exprime toute la détresse humaine. La photographie est signée Dorothea Lange. Pendant les années de la crise économique américaine, elle s'est consacrée à faire connaître ces situations au grand public. Beaucoup plus tard, Dorothea Lange a su capter, en Asie et en Egypte, d'autres regards et d'autres gestes immuables.

Certaines ont même risqué leur vie. En Espagne, Hemingway a rencontré Martha Gellhorn au front, en pleine guerre civile. Elle a accompagné l'écrivain jusqu'à Cuba, sans se priver, en chemin, de décrire Londres sous le tir des V-2, et de débarquer sur les plages normandes. Après son divorce, elle a continué jusqu'à un âge très avancé à avoir une prédilection pour les zones de combats...

La très belle Margaret Bourke-White n'a pas hésité à s'aventurer sur les échafaudages de gratte-ciel new-yorkais et a fait la couverture de «Life». Avec sa combinaison d'aviateur et ses bottes fourrées, elle débarquait partout pour des photo-reportages sur les GI pendant la Seconde Guerre mondiale.

Au Vietnam, la photographe Dickey Chapelle s'est inspirée d'elle pour insister afin d'être admise, comme ses confrères, aux premières lignes. Elle fut mortellement blessée. Une dernière photo d'elle montre ses boucles d'oreilles qui brillent pendant qu'un aumônier lui administre les derniers sacrements. Susan Meiselas a repris le flambeau et parcourt l'Amérique latine pour couvrir de nombreux conflits armés et sociaux.

Mavis Guinard

La passion du témoignage vécu

Curiosité insatiable. Goût des langues. Passion de l'écriture. Thérèse Obrecht obtient son diplôme d'interprète tout en travaillant pour une agence de presse. Elle élève deux enfants tout en préparant sa licence en lettres. Dès que ses garçons ont acquis une certaine autonomie, elle entre pour de bon dans le journalisme. Un stage dans une petite publication lui permet de se constituer un volumineux carnet d'adresses. La rédactrice en chef du «Journal de Genève», Jasmine Audemars, lui propose un poste d'un an à la rubrique étrangère, puis le lancement d'une page Magazine hebdomadaire. Un poste à temps partiel auquel s'ajoutent des piges à la Télévision suisse romande (TSR). Et puis, grand bouleversement, il y aura l'Afghanistan et Kaboul évacuée par l'armée soviétique. Pour la télévision, elle commente en direct; de retour, elle écrit ce qu'elle a vécu dans ce pays martyr. Un grand reportage parmi d'autres, réalisés notamment au Soudan, au Vietnam, en Chine, en Algérie.



Thérèse Obrecht

Rencontre avec une reporter de terrain qui possède sept langues et écrit indifféremment en français, allemand et anglais.

Nous lui avons demandé quels étaient les dangers encourus en choisissant de partir sur les points chauds du globe?

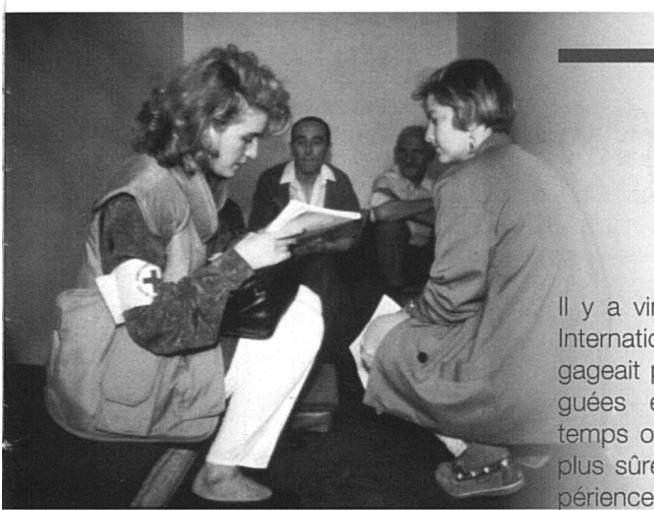
Aucun. Les journalistes courent davantage de risques de laisser leur vie dans un accident de voiture qu'en enquêtant dans une zone dangereuse! J'ai fait partie, dans ma jeunesse, de l'équipe suisse de ski. Une véritable école de caractère, qui m'a appris à prendre des risques calculés. A part cela, il est évident qu'un reportage se prépare sérieusement avant de partir, par la recherche d'interlocuteurs valables dans les pays visités.

C'est clair que le journalisme libre assure moins de sécurité matérielle qu'un emploi basé sur un contrat de travail. Mais il offre une liberté qui n'a pas de prix. J'ai été correspondante de télévision et de presse en Russie pendant six ans. Ce qui m'a permis de perfectionner le russe, et surtout de rencontrer d'innombrables personnes, qui m'ont donné des pays de l'ex-URSS une connaissance que je n'aurais jamais acquise par des déplacements ponctuels.

Est-il encore possible aujourd'hui de vivre du grand reportage en Suisse romande?

C'est plus difficile qu'il y a dix ans. Parce que les médias resserrent leurs budgets et qu'ils s'appuient de façon prédominante sur les agences de presse. La mondialisation frappe aussi de plein fouet l'information. Et par ailleurs, les médias misent d'une façon générale sur le journalisme de proximité. Je reviens de Cuba, où j'ai vu de mes propres yeux dans quelles conditions précaires

«On arrive à surmonter ses peurs»



Brigitte Troyon à droite. Yougoslavie 1993, CICR

vivent les Cubains aujourd'hui. Et je suis sidérée de voir à quel point les médias romands se contentent de privilégier l'aspect anecdotique de la visite de Castro en Suisse.

Je vois, par ailleurs, que les journaux ou la télévision acceptent volontiers les reportages originaux ramenés des points chauds de la planète ou de pays restés à l'écart de la curiosité médiatique. Il faut simplement pouvoir offrir des reportages différents et d'excellente facture.

Pensez-vous que les femmes reporters ont un avantage sur les hommes?

Non. Si ce n'est que les femmes ont peut-être une plus grande capacité de se révolter et d'imaginer des moyens, modestes, de venir en aide à des personnes qui souffrent. Grâce à la générosité d'un certain nombre de téléspectateurs, j'ai pu créer une fondation qui a financé des prothèses pour deux soldats russes mutilés. Je reçois beaucoup de courrier de personnes qui proposent leur aide après avoir vu ou lu un de mes reportages. On ne changera pas le monde, mais au moins on apportera un peu de réconfort à quelques-un-e-s.

Propos recueillis par **Anne-Marie Ley**

Il y a vingt ou trente ans, le Comité International de la Croix-Rouge n'engageait pas de femmes comme déléguées envoyées à l'étranger. Les temps ont changé. Les femmes sont plus sûres d'elles, le CICR a fait l'expérience qu'on pouvait leur faire confiance et même que leur approche des situations conflictuelles réussit parfois mieux que celle des délégués, par exemple dans les visites de prisons. Le CICR reçoit aujourd'hui presque autant de candidatures féminines que masculines et engage proportionnellement plus de femmes que d'hommes, aux mêmes conditions. Il n'y a cependant que peu de femmes cheffes de délégation. Nous avons rencontré Brigitte Troyon, déléguée expérimentée et «cheffe de secteur Corne de l'Afrique». Nous lui avons demandé quelles raisons l'avaient poussée à entrer au CICR. Entretien.

Brigitte Troyon Depuis toute jeune, j'ai eu envie de m'y engager, et je me suis préparée. Je suis bilingue français-anglais, et je parle l'allemand. J'ai acquis une formation de juriste. Je suis entrée au CICR en 1990. J'ai commencé en Afrique du Sud, dans un programme d'assistance aux victimes de violences dans les Townships. J'ai ensuite été en Irak, juste après la guerre du Golfe, au Kurdistan, en Bosnie, au Liberia comme cheffe d'équipe, au Rwanda, mais je ne suis pas allée en Tchétchénie, où on n'a pas voulu envoyer de femmes comme responsables à la fin de 1994.

FS - Vous êtes cependant allée dans d'autres endroits où vous étiez exposée, comme à Sarajevo ou au Liberia. Avez-vous eu peur?

B.T. - Oui, mais quand on est pris dans l'action, on arrive la plupart du temps à surmonter ses peurs. On a constamment un sentiment de culpabilité et de frustration. Ce qu'on peut

faire est infiniment peu de chose face à une détresse infinie. Ainsi avec les enfants pris dans les cohortes de réfugiés, sous-alimentés, malades et souvent séparés de leurs parents.

FS - Vous êtes généralement plusieurs. Cela permet de mieux affronter les périls ou les situations douloureuses.

Quelles sont alors les relations entre déléguées et délégués?

B.T. - Elles sont empreintes d'un sentiment de solidarité et de complète égalité, même s'il arrive parfois aux délégués de vouloir protéger la ou les déléguées. Les attitudes diffèrent: les hommes prennent plus rapidement des décisions, et des décisions plus carrées. Les femmes sont plus hésitantes, plus nuancées. Elles ne sont pas ressenties comme menaçantes par les prisonniers et obtiennent ainsi souvent mieux les informations nécessaires. Il y a complémentarité entre ce que déléguées et délégués apportent dans leur travail.

FS - Les réactions, féminines ou masculines, diffèrent-elles devant des scènes d'horreur?

B.T. - Les hommes se raidissent, refusent de parler, de laisser voir leur émotion, et ils ont souvent plus de peine à l'assumer, à s'en remettre. Mais le CICR fournit maintenant un bon et nécessaire soutien psychologique aux missions difficiles, comme au Rwanda, sur place ou à leur retour en Suisse.

FS - Le statut professionnel des déléguées diffère-t-il de celui des délégués?

B.T. - Les conditions à l'engagement sont les mêmes, mais il y a des situations où l'on évite d'envoyer des femmes parce qu'elles semblent devoir y être plus exposées que les hommes. Les femmes peuvent être cheffes d'équipe, mais il n'y a que très peu de femmes cheffes de délégation, et de femmes aux postes de décisions au plus haut niveau. Il faut dire qu'hommes et femmes ont une attitude souvent différente quant à leurs activités. Les femmes s'attachent peut-être davantage aux buts de leur engagement, les hommes pensent aussi à leur carrière, à leur avancement.

Propos recueillis par
Perle Bugnion-Secretan